Paul-André Claudel

Alexandrie 1900–1940 : l'âge d'or cosmopolite

Cahier No 67

Janvier 2012

✉ **Sandro Manzoni, chemin de Planta 31, 1223 Cologny, Suisse**

Chers amis,

Alexandrie, contrairement à d'autres villes au passé prestigieux comme Athènes, Rome, Le Caire, n'a presque pas de vestiges (monuments, temples, palais) à montrer au visiteur. "La véritable Alexandrie est plus dans les textes qui l'évoquent que dans la matérialité architecturale. Ville de mots plus que ville de pierres, Alexandrie est de toute évidence une *capitale de papier* : c'est bien par les textes – témoignage, fables ou légendes – que s'est maintenue sa mémoire." (Paul-André Claudel).

Au mois d'octobre 2011 a paru l'ouvrage :

Paul-André Claudel, *Alexandrie. Histoire d'un mythe*,
Paris, Ellipses, 2011

J'ai lu ce livre avec grand intérêt et plaisir. Ce livre comprend 14 chapitres. Il a le mérite de couvrir toutes les périodes qu'a connues Alexandrie et, chose rare, il consacre un chapitre à l'Islam médiéval et un autre à la ville ottomane. Le chapitre XII a pour titre "L'âge d'or cosmopolite" et j'ai pensé qu'il pourrait intéresser particulièrement les membres de notre amicale. L'auteur, Paul-André Claudel, m'a donné l'autorisation d'en faire un cahier AAHA, qu'il en soi remercié.

Sandro

- - - - - - - - - - - - - - - -

« Cinq cent mille habitants sous la domination romaine, la seconde ville de l'Empire, des palais, des cirques, des jardins ; six mille habitants lorsque apparaît Bonaparte, une misérable bourgade ; de nouveau cinq cent mille habitants aujourd'hui, d'immenses quartiers neufs, des parcs, des plages élégantes, une ville à la fois de commerce et de séjour estival, comme Barcelone ; voilà un beau sujet de roman », note en connaisseur Claude Aveline lorsqu'il découvre Alexandrie au début des années 1930. Dans l'entre-deux-guerres, Alexandrie est en effet une métropole qui dépasse largement le demi-million d'habitants : ce petit monde étincelant, où vivent côte à côte des populations venues de toute la Méditerranée, semble avoir renoué avec l'opulence des anciens jours.

Comme l'observe l'auteur de *La Promenade égyptienne*, une telle *success story* aurait certainement de quoi faire un sujet de roman : la ville que les prospectus vantent désormais comme la « reine de la Méditerranée » semble avoir conclu la mutation amorcée un siècle plus tôt par Mehemet Ali. A deux reprises, le destin a souri à Alexandrie. En 1861, le coton égyptien a connu un développement exponentiel, favorisé par la guerre de Sécession américaine qui a ralenti, sinon interrompu, les exportations des États-Unis : à partir de cette date, les balles de coton ne cesseront de s'entasser dans les entrepôts du port ouest, pour alimenter l'industrie textile de toute l'Europe. Moins d'une décennie plus tard, en 1869, le canal de Suez, né de l'obstination de Ferdinand de Lesseps, est inauguré au son de l'*Aida* de Verdi, composée pour l'occasion : ce canal, qui fait de l'Égypte un point de passage obligé dans le trafic entre l'Europe et l'Asie, renforce encore le rôle d'Alexandrie, en lui assurant le statut de premier port de la Méditerranée.

À la fin du siècle, la prospérité d'Alexandrie renforce son pouvoir d'attraction. Une nouvelle main-d'œuvre issue de tous les horizons se presse sur ses quais, encouragée par les vice-

rois d'Égypte, qui acceptent d'accorder des statuts juridiques privilégiés aux étrangers. Parmi les nouveaux venus qui viennent tenter leur chance à Alexandrie, nombreux sont les sujets de l'Empire ottoman d'origine syrienne ou libanaise ; mais plus nombreux encore les Grecs orthodoxes issus des îles de la mer Égée restées sous domination turque. À ce premier noyau s'ajoute une communauté juive également très fournie, une présence arménienne, une population russe issue des côtes de la mer Noire et divers exilés provenant des Balkans. Attirés par cette nouvelle Californie, les Italiens affluent également en masse, pour vivre souvent de petits métiers. Dans cet ensemble bigarré, il faut également compter sur la présence de ressortissants des grandes puissances européennes – Français, Allemands, Autrichiens – et surtout sur un personnel d'encadrement venu d'Angleterre. Car la couronne britannique a su imposer sa tutelle à l'Égypte, après la reprise en main de son économie par des capitaux occidentaux en 1876 : c'est bien une sorte de protectorat anglais qui s'applique à l'Égypte à partir de cette date. L'Angleterre n'hésite pas, du reste, à agir en gendarme des affaires égyptiennes, notamment en juillet 1882, lorsque sa flotte bombarde le centre d'Alexandrie pour faire cesser une révolte nationaliste.

La population d'Alexandrie est donc, dès la fin du XIXe siècle, d'une extrême diversité : « cinq races, cinq langues, une douzaine de religions ; cinq flottes croisant devant les eaux grasses de son port », commentera quelques années plus tard, non sans lyrisme, le romancier Lawrence Durrell. Il faut admettre qu'un certain charme se dégage de l'évocation de ce monde défunt. Certains auteurs n'ont pas hésité à faire de cette situation d'exception un véritable mythe : nombre de romanciers et d'historiens ont représenté ce chapitre de l'histoire alexandrine sous des traits quasi légendaires. Durrell lui-même n'a pas peu contribué, dans ses ouvrages, à renforcer ce cortège d'images chatoyantes autour de la ville d'Alexandrie, entre Belle Époque et Années folles… Par la grâce de la littérature, histoire et rêverie semblent à jamais se confondre dans l'évocation de l'Alexandrie cosmopolite.

La mosaïque des cultures

Un témoignage de Fernand Leprette – lettré longtemps établi en Égypte – permet peut-être de saisir, dans ses aspects les plus concrets, cette diversité ethnique et religieuse qui a été tant vantée à propos d'Alexandrie : pour donner au lecteur un reflet vivant de la ville, dans *Égypte, terre du Nil* (1939), Leprette essaye d'associer à chaque nationalité une spécialité locale. Si l'on en croit le tableau qu'il propose, « à part quelques propriétaires fonciers et de hauts fonctionnaires, les Égyptiens forment la classe ouvrière ». Quant aux Italiens d'Alexandrie, « la colonie de la Piazza della Paglia groupe des maçons, des ébénistes, des serruriers, des garagistes, des contremaîtres. L'Italien arbore également l'insigne du *fascio* dans les banques et les magasins où il est employé, il chante la gloire de Mussolini dans les écoles, est médecin, avocat ». Les Syriens, « spéculateurs habiles », « ne dédaignent pas de partager, avec les Juifs, le petit commerce des cotonnades », mais « brillent aussi bien dans la médecine et le barreau ». Les Arméniens ne sont pas en reste : « votre tailleur et votre chausseur préférés sont des Arméniens. Les grosses firmes Matossian et Gamsaragan vous fournissent des cigarettes ». Le Juif « n'aime

guère le travail manuel, pas plus à Alexandrie que, peut-être, à Tel-Aviv » ; d'ailleurs, « c'est bien pour vous rendre service qu'il sera caissier dans votre banque, vendeur dans votre magasin. Le petit bijoutier de la Sagha, déjà plus à son affaire, est passé maître dans la vente de l'argent et le petit prêt ». Vient ensuite le tour de Grecs : « ayant fait, depuis toujours, la navette entre les Îles et l'Égypte, les Grecs se sentent ici chez eux et en nombre. Ils se sont installés partout, et le premier Européen qu'on voit encore dans les villages, n'est-ce pas un épicier hellène prêteur d'argent ? À Alexandrie, ils s'imposent dans les professions libérales, et possèdent les principales maisons pour le commerce et l'exportation du coton ». Les Anglais « représentent l'Empire dans leurs banques, à l'*Eastern Telegraph*, dans l'administration. Quelques-uns sont de vieux commerçants : Alderson avec ses machines, Carver pour l'exportation, Barker comme armateur ». La Suisse « occupe une place de premier ordre parmi les exportateurs », les Belges « gravitent autour de leur banque ». Enfin, la France « conserve encore plusieurs vétérans du négoce ». Elle peut compter sur « des directeurs de banque, des pédagogues, quelques avocats, quelques ingénieurs » et, *last but not least*, sur les « employés du Gaz Lebon », qui ajoutent une touche cocasse à cette énumération.

La description de Fernand Leprette laisse entrevoir une ville frénétique et grouillante, composée d'habitants de toutes les origines, pris dans la spirale de l'*affairisme*. De fait, les affaires vont bon train, et la chance sourit aux audacieux : des fortunes considérables se concentrent dans les mains de quelques-uns, avocats, commerçants ou banquiers. Rien de surprenant à cela, quand on considère que les étrangers, protégés par les traités de commerce et les capitulations, évitent les impôts comme les poursuites judiciaires. En l'espace d'une ou deux générations, de grandes familles se hissent à la tête de la ville. Il se crée ainsi une classe de notables et de « parrains », qui participent directement à la vie sociale d'Alexandrie. La famille juive de Menasce, les Salvago, Zervudachis ou Sinadino (brillants banquiers grecs), les Morpurgo et Levi (piliers italiens de la bourse du coton), les Lusena (avocats depuis plusieurs générations), les Anglais Kingham, Alderson et Carver, ou l'entourage arménien de Boghos Nubar : autant de « grands noms » qui contrôlent – et financent souvent généreusement – les différentes communautés. Si bien qu'au début du siècle, chaque communauté possède ses écoles, ses amicales, ses hôpitaux, ses caisses de retraite, et même ses équipes de sport et ses fanfares.

On trouve un reflet de cette diversité des appartenances dans le tissu même de la ville. Parmi les bâtiments nouveaux qui sont gagnés jour après jour sur les ruines de la cité arabe, les architectures varient fortement en fonction des quartiers : Alexandrie se construit comme un véritable manteau d'Arlequin. Alors que la vieille ville s'étend encore sur l'isthme qui sépare les deux ports, avec ses maisons en brique, ses encorbellements de bois et ses vieilles mosquées, c'est d'abord autour de la place des Consuls que sont édifiés les nouveaux immeubles. C'est là, en effet, qu'est planté l'imposant édifice de la Bourse, où oscillent jour après jour les cours du coton. Les rues qui entourent ce temple de la finance exhibent leurs façades pompeuses, comme celle du Banco di Roma, qui n'hésite pas à reproduire, en miniature, l'apparence du palais Farnèse, construit à Rome au XVIe siècle.

Bien loin des grues du port occidental et de ses interminables entrepôts, c'est ensuite sur ce que l'on appelle la « Corniche » (le front de mer du port oriental) que se déploient les architectures les plus diverses, à la façon d'un décor de théâtre : immeubles néo-byzantins, néo-

moresques ou néo-vénitiens se succèdent le long de ce demi-cercle presque parfait. Comme le remarque Forster dans son guide d'Alexandrie, l'imitation et le pastiche, fléaux des villes cosmopolites, produisent leur lot de colonnes torses et de cariatides… Avec leurs décorations en marbre d'Italie et leurs ascenseurs laqués, leurs cafés-pâtisseries et leurs immenses terrasses, ces édifices laissent l'image d'une « Venise rasée sur une mer verte », selon l'expression qu'emploie Maurice Barrès dans son *Cahier d'Égypte* (1907-1908).

A bonne distance de ce centre-ville d'inspiration éclectique, des villas cossues s'égrènent à l'est de la cité, vers les quartiers de Chatby et de San Stefano : c'est là que s'installent les riches négociants grecs, dans une zone résidentielle parsemée de grands jardins, non loin de la côte, de ses plages et de ses restaurants sur pilotis. Cette extension vers l'est fait déborder les constructions au-delà des murailles arabes, et entraîne l'aménagement d'une voie ferrée, rapidement transformée en tramway. Les arrêts de cette ligne, qui a pour terminus le fameux Victoria College, marqueront le paysage alexandrin.

Ce kaléidoscope architectural offre une illustration de la société d'Alexandrie. On devine que dans cette ville morcelée, l'origine nationale finit par perdre de son importance : la couleur du passeport compte moins que le sentiment communautaire, la cohabitation au sein d'un même quartier ou d'un même milieu. Commerçants et banquiers font d'ailleurs preuve d'une certaine désinvolture du point de vue des étiquettes nationales : jusqu'à la veille de la Deuxième Guerre mondiale, il est possible de jongler avec plusieurs identités selon les convenances. Ainsi John Antoniadis, Grec d'origine ottomane, est anobli par la reine Victoria et devient sujet britannique ; la famille syrienne Debbane, de passeport brésilien, est fière d'exhiber un titre nobiliaire obtenu à Rome ; et le baron Félix de Menasce, d'origine juive, n'en est pas moins rattaché au consulat d'Autriche.

Si la nationalité entendue dans son sens moderne ne semble guère avoir de signification à Alexandrie, cette absence d'attaches est contrebalancée par un sentiment d'appartenance à la ville elle-même : on peut constater, dès la fin du XIXe siècle, l'émergence d'une forme de « patriotisme » alexandrin. Cet état d'esprit particulier, fier d'appartenir à une société ouverte et mélangée, est perçu par les visiteurs européens les plus attentifs. Louis Malosse, dans ses *Impressions d'Égypte* (1896), souligne la spécificité d'Alexandrie, qui lui paraît suspendue comme une île merveilleuse entre Orient et Occident :

> *Par l'origine de sa population, par ses mœurs, par ses coutumes, par son cosmopolitisme outré, elle ne semble réellement inféodée à aucun pays, à aucun peuple, à aucune histoire. Elle est méditerranéenne avant tout. Elle est un port ouvert à tous les peuples, elle leur donne à tous droit de cité. Elle est la patrie de celui qui la choisit et qui travaille à sa grandeur. Elle est Alexandrine en un mot, car elle a sa personnalité et sa vie propre.*

La représentation d'Alexandrie en « port ouvert à tous les peuples », digne d'une capitale du Nouveau Monde, correspond sans doute à une vision idéalisée ; mais on peut reconnaître à la population de cette sorte de « New York égyptien » une sensibilité spécifique, distincte des autres villes du pays. Le meilleur symbole de cet attachement à la cité, et à son modèle, est une

institution très singulière : la Municipalité d'Alexandrie. Fondée en 1890, contre l'avis des puissances européennes et du vice-roi, la Municipalité est composée d'un conseil élu, qui gère les affaires à la manière d'un petit gouvernement autonome, avec un souci constant de l'intérêt commun. Des notables d'origine ottomane, des grandes familles coptes, des représentants des communautés étrangères règlent la vie citadine sous tous ses aspects : organisation du port, gestion de la voierie, ouverture des jardins, financement du musée et des chantiers de fouilles, soutien aux théâtres et aux initiatives culturelles… Si cette structure finira par disparaître en 1935, elle aura incarné pendant presque un demi-siècle l'un des meilleurs aspects du cosmopolitisme alexandrin.

Culture et mondanités

La société alexandrine du début du siècle a également une facette plus clinquante : dans cet espace en pleine croissance, où les ascensions sociales sont fulgurantes, les parvenus exhibent leurs signes extérieurs de richesse, célèbrent leur mariage avec éclat, multiplient les loisirs excentriques et coûteux. Une étrange effervescence paraît animer la ville de jour comme de nuit. La plupart des témoignages littéraires se rejoignent pour évoquer l'atmosphère romanesque d'Alexandrie. Ainsi, Lawrence Durrell compare la cité illuminée par ses « mille candélabres » à un gigantesque « paquebot de cristal amarré à la corne de l'Afrique », dont les lumières brillent sur la Méditerranée (*Balthazar*, 1958) ; le père Jacques Monnot, préfaçant les mémoires de l'Alexandrin Gaston Zananiri – représentant de la jeunesse dorée de l'entre-deux-guerres, qui finira sa vie dans l'ordre dominicain – parle de la ville comme d'un « château de cartes hanté de fées polyglottes, d'esthètes et d'intrigants » (*Entre mer et désert*, 1996). Ces formules laissent imaginer une atmosphère de frénésie dépensière et de légèreté. Bien sûr, il faut faire la part de la réélaboration littéraire, du mythe et du fantasme dans ces déclarations. La ville ne manque en tous les cas ni de lieux de spectacles ni d'occasions de se divertir. De nombreux théâtres accueillent les tournées des troupes étrangères, ainsi que des concerts et des conférences d'écrivains. Des artistes aussi différents que Sarah Bernhardt, Joséphine Baker, Mistinguett ou Maurice Chevalier reçoivent les applaudissements du public d'Alexandrie. L'opéra attire les grandes formations européennes, notamment l'orchestre de la Scala. Les salles de cinéma pullulent au centre-ville : depuis la projection publique d'images animées qui eut lieu le 6 novembre 1896, et qui fit de l'Égypte le premier pays du Moyen-Orient à accueillir le « cinématographe », moins d'un an après la projection parisienne des frères Lumière, Alexandrie est l'une des capitales du cinéma égyptien.

Dans l'entre-deux-guerres, Alexandrie devient également une cité balnéaire : les publicités touristiques vantent ses grandes plages de sable, comme celle de San Stefano, mais également les cabines de Stanley Beach ou le casino de Chatby. La ligne de côte qui s'étend à l'est d'Alexandrie en fait une destination de villégiature prisée par les Égyptiens comme par les Européens en quête de dépaysement. Les grands hôtels se multiplient, à l'image du mythique hôtel Cecil, du Windsor ou du Métropole ; la vie diurne semble rythmée par les rendez-vous au cercle Mohamed-Ali ou au fameux Sporting Club, où l'on peut jouer au tennis comme au polo, tandis que les nuits sont illuminées par les spectacles de music-hall dans les cabarets de la

Corniche, tel le célèbre Tour Eiffel. Parties de chasse au canard sur le lac Maréotis et sorties aériennes à l'Alexandria Flying Club viennent compléter l'offre : en termes de loisirs, Alexandrie rivalise avec Nice ou Monte-Carlo. À la veille de la Première Guerre mondiale, la Municipalité se porte d'ailleurs candidate pour l'organisation des jeux Olympiques de 1916 (ceux-ci seront finalement annulés à cause du conflit). Quelques années plus tard, un urbaniste ambitieux, William Mac Lean, suggèrera même de creuser un grand canal entre les deux ports, et de bâtir des palais somptueux sur les deux rives : ce « projet vénitien », au coût astronomique, est typique de la folie des grandeurs de l'époque.

Si Alexandrie est certainement une ville mondaine, fastueuse et insouciante, la littérature n'a pas manqué de la représenter en l'associant à un arrière-plan de raffinement presque décadent. On peut supposer qu'il régnait en effet, dans cette métropole de nouveaux riches et de déracinés, une certaine liberté morale, au plus fort de ses fêtes privées et de ses *garden-parties*. Depuis les turpitudes de Cléopâtre jusqu'aux nuits fiévreuses célébrées par Claude François dans Alexandrie-Alexandra, en passant par la réputation du *Kombakir*, le quartier des prostituées dont Jean Cocteau nous dévoile l'étymologie triviale (« *come back here* ! »), tout un imaginaire de la séduction féminine s'est développé autour de la ville. Lawrence Durrell considère d'ailleurs dans sa correspondance qu'« après Hollywood, Alexandrie est la deuxième ville du monde pour le nombre de jolies filles » : « des yeux sombres en amande, une peau olivâtre et parsemée de taches de rousseur, des lèvres nettes, un nez aquilin et un tempérament explosif ». Dans *La Caravane sans chameaux* (1928), l'essayiste Roland Dorgelès revendique plus clairement encore son intérêt pour les femmes alexandrines, qui sont à ses yeux les nouveaux points forts de la ville : « Les Aphrodites d'à présent, on les rencontre à l'Excelsior ou au Pavillon Bleu. Je m'en moque de l'heptastade et du Sérapeion ! Je ne viens pas ici cataloguer les ruines. »

Babel de la Méditerranée

Au-delà de l'architecture si caractéristique de la ville moderne, et du charme de sa *dolce vita*, un autre trait distingue Alexandrie des autres capitales du Proche-Orient : la microsociété qui y vit constitue un ensemble polyglotte, qui a peu d'équivalents à l'échelle de la Méditerranée. C'est dans la presse écrite du début du siècle que se manifeste le mieux le caractère babélique d'Alexandrie. On peut littéralement toucher du doigt l'extraordinaire mélange des langues qui se réalise dans la ville en parcourant les rayonnages de la bibliothèque municipale : des milliers de journaux et de périodiques, aux pages tristement jaunies, se succèdent dans toutes les langues d'Alexandrie. Gazettes, quotidiens, revues littéraires ou politiques, racontent à leur façon l'histoire de la ville : *La Réforme*, *La Bourse égyptienne*, *Le Phare d'Alexandrie*, comptent parmi les principaux tirages en français ; *Il Messaggero egiziano* est destiné aux lecteurs italiens ; *Telegraphos*, *Tachydromos*, ainsi que les revues littéraires *Nea Zoi* et *Grammata*, s'adressent à la communauté grecque ; *Arev* et *Arax* sont écrits en arménien ; *The Egyptian Gazette* est le quotidien de référence des Anglais, *Al-Ahram* celui des Égyptiens ; parmi les imprimés qui

témoignent de cette effervescence éditoriale, on trouve aussi des publications en russe, et même un tirage en ladino, ancienne langue de la diaspora séfarade.

La diversité linguistique d'Alexandrie trouve un deuxième écho dans les registres des innombrables écoles étrangères qu'abritait la ville. Ces institutions sont aussi bien des collèges confessionnels, comme le fameux collège Saint-Marc ou l'Institut Don Bosco, des établissements privés, comme l'école suisse Jacot ou l'école grecque Georges Averoff, que des structures financées par les États européens : c'est ainsi que les Anglais inaugureront à grands frais, en 1902, l'imposant édifice du Victoria College. Cercles privés, associations, société savantes et philanthropiques prolongent, dans la cité, la pluralité culturelle offerte par l'enseignement.

Si cet ensemble pourrait laisser une impression chaotique, une langue fait office de lien entre les diverses communautés : il s'agit du français, qui maintiendra une position dominante jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale. Langue de culture et d'échange – bien au-dessus de l'anglais –, le français sera le ciment de l'identité alexandrine : dans la bonne société comme dans la nouvelle population de drogmans et de facilitateurs qui gravite autour de la bourse, chacun maîtrise par-dessus son propre idiome, autant par choix que par commodité pratique, cette sorte de « langue neutre » ou de « deuxième langue ». À tel point que les actes administratifs, les principaux tirages de presse, les enseignes des magasins, les plaques des rues et les panneaux indicateurs sont rédigés en français ! Le prestige qui entoure la langue française au début du siècle ne suffit pas à expliquer cet état de fait : c'est bien sûr l'action des écoles et des lycées français, implantés de longue date dans le pays et jouissant d'une excellente renommée, qui est à l'origine de cette situation. Cette dernière ne manque pas de réveiller l'orgueil patriotique de certains visiteurs, comme Henry Bordeaux, qui se réjouit ouvertement dans *Le Sphinx sans visage* (1934) :

> *C'est merveilleux. Vous demandez votre chemin en français ; le passant vous répond en français. Vous levez la tête pour regarder les enseignes des magasins ; sur cent, il y en a bien quatre-vingt-quinze rédigées en français. Pourquoi n'est-ce pas l'anglais qui domine, quand le protectorat britannique vient à peine de faire place à la demi-indépendance de l'Egypte ? Pourquoi pas la langue italienne, quand les immigrants sont si nombreux, vingt-cinq mille rien qu'à Alexandrie ?*

La réponse ne se fait pas attendre : au génie propre à la langue française, et à la politique avisée de la Grande Nation dans cette contrée, s'ajoute le patient travail des enseignants de nos institutions religieuses. Précieuses congrégations, qui permettent au voyageur français de se sentir comme chez lui, alors même qu'il se situe sur l'autre rive de la Méditerranée ! Dès l'entre-deux-guerres, Alexandrie se fige dans les mémoires comme un des lieux d'épanouissement de la francophonie au Proche-Orient.

Un foyer littéraire

C'est dans cette ville singulière, où les cultures se chevauchent dans un joyeux désordre, que s'épanouit, à partir du début du siècle, une génération de lettrés d'origines très différentes.

Lorsqu'on considère, *a posteriori*, l'ensemble des littérateurs qui sont nés ou qui ont séjourné à Alexandrie, on est frappé par le nombre de ces expériences de premier plan. Comment expliquer l'éclosion d'une littérature aussi riche dans le contexte alexandrin ? S'il est aisé d'évoquer les facteurs qui ont pu stimuler l'activité littéraire – une vie culturelle foisonnante, un sentiment général de liberté, l'inspiration transmise par la ville elle-même –, aucune hypothèse n'est satisfaisante. À moins de songer à l'étrange microclimat qui a pu s'établir, presque magiquement, dans certaines capitales cosmopolites du début du siècle : à la façon de Trieste, où se croisent les chemins de Joyce, Saba, Svevo ou Bobi Bazlen, Alexandrie connaît, jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, une époque bénie du point de vue littéraire.

Constantin Cavafis

C'est le poète Constantin Cavafis (1863-1933) qui semble illustrer le mieux la singularité des auteurs alexandrins. Issu du mariage d'un négociant de coton et d'une fille de diamantaire, petit fonctionnaire au ministère des Travaux publics, courtier à la bourse du coton, Cavafis aurait pu être un de ces profils typiques de la communauté grecque d'Alexandrie. Mais parallèlement à son travail d'employé, Cavafis rédige dès son jeune âge de brefs poèmes : ceux-ci circulent sous forme de feuilles volantes, distribuées assez chichement à ses connaissances, quand ils ne sont pas confiés au compte-gouttes à des revues choisies. Dans le milieu grec d'Alexandrie, cette activité poétique discrète et raffinée lui vaut une popularité croissante, même s'il tardera à être reconnu hors de sa ville natale. Au Royaume-Uni, Forster fera beaucoup pour la diffusion de son œuvre. En France, c'est Marguerite Yourcenar qui, en traduisant ses poèmes avec l'aide de Constantin Dimaras, contribuera à sa notoriété.

L'œuvre de Cavafis n'a pourtant rien d'abscons. Quand il le rencontre à Alexandrie, Forster le décrit comme « un gentleman grec en chapeau de paille, qui se tient debout, absolument immobile, légèrement de biais par rapport à l'univers » (*Pharos et Pharillon*, p. 131).

Ce croquis à peine ébauché pointe parfaitement le décalage fondamental sur lequel se joue l'essentiel de sa poésie : dans ses actes comme dans son écriture, Cavafis paraît cultiver une condition d'anachronisme et de marginalité par rapport à sa ville d'origine. On ne trouvera dans ses textes presque aucun reflet de l'Alexandrie moderne, sinon quelques allusions fugitives. Si Cavafis parcourt la ville, c'est à la recherche des réminiscences de la légende hellénistique, perçus dans les détails du quotidien. Ses amours d'une nuit sont des éphèbes alexandrins ; les jeunes gens qu'il rencontre conservent les traits d'un médaillon romain ; une stèle trouvée dans un terrain vague résume la vie d'un Grec des premiers siècles. Loin de la Grande Histoire, ce sont les petits faits qui incitent à la rêverie, à la fuite hors du présent. Cette recherche d'intimité avec des moments furtifs du passé, mais également avec le sort des perdants de tous les temps – Antoine vaincu par Octave, Césarion promis à la mort, et tous les souverains perses ou byzantins effacés par la mémoire historique –, restera sa marque poétique. Comme l'observe Dominique Grandmont, un de ses traducteurs, cette poésie des humbles, littéralement anti-homérique, finit par composer une émouvante « Iliade des oubliés ».

L'itinéraire de Giuseppe Ungaretti (1888-1970) conserve lui aussi l'empreinte d'Alexandrie : c'est dans cette ville qu'il passe sa jeunesse, avant de quitter l'Égypte pour l'Europe en 1912. Fils d'un terrassier du canal de Suez et d'une boulangère, Ungaretti restera marqué par ses années vécues dans le faubourg de Moharrem Bey, sans doute plus près des quartiers musulmans que de la bourgeoisie cosmopolite du centre-ville. Cette expérience nourrira directement son imaginaire poétique, à commencer par son premier recueil, *Le Port enseveli* (1916), dont le titre renvoie aux vestiges d'une jetée antique découverte au nord de l'île de Pharos. Par-delà ce titre archéologique, la silhouette d'Alexandrie apparaît à de nombreuses reprises dans l'œuvre d'Ungaretti, en revêtant le plus souvent un aspect fantomatique, à la façon d'un souvenir surgi du passé. Représentée comme une ville aux confins du désert, à la fois « spectrale » et « friable », la ville semble pouvoir s'effacer à chaque instant, comme dans le poème « Silence » (1916), traversé par l'image de la cité criblée de soleil et vaporisée dans la mémoire.

Cette représentation d'Alexandrie comme espace menacé d'effacement est une constante dans la poésie de Giuseppe Ungaretti. Dans une note en marge de son premier recueil, l'auteur constate que sa ville natale « se consume et s'annihile d'instant en instant ». Alexandrie lui apparaît comme une ville-mirage incapable de conserver les traces de son passé : « comment faire pour connaître ses origines si rien ne subsiste, pas même ce qui vient de survenir un moment plus tôt ? » Espace insaisissable, à la fois familier et étranger, Alexandrie est à l'origine d'une étrange relation d'amour-haine, qui transparaît notamment dans certains poèmes, où se rejoue inlassablement une sorte de « scène primitive » : celle de l'adieu à la ville, depuis le pont du bateau qui amène Ungaretti en Europe. Le poète finira par faire le chemin à rebours, et par revenir brièvement à Alexandrie dans l'entre-deux-guerres, comme pour solder ses comptes avec ses souvenirs. Son *Carnet égyptien* (1931) poursuit le dialogue avec la cité de son enfance : « ma ville natale… Je ne sais quelle rancœur altère mon amour pour elle… »

Aux côtés de Giuseppe Ungaretti, trois auteurs italiens ont contribué, à leur tour, à faire la légende d'Alexandrie : s'il n'existe guère de liens entre Enrico Pea (1881-1958), négociant et importateur de marbre, mais également dramaturge et mémorialiste, Filippo Tommaso

Marinetti (1876-1944), fils de l'un des plus grands avocats de la ville et fondateur du futurisme, et Agostino John Sinadino (1876-1956), poète gréco-italien d'inspiration mallarméenne, chacun de ces auteurs restera, à sa façon, fidèle à Alexandrie. Sinadino publiera, en français et en italien, des poèmes marqués par l'héritage païen et gnostique de l'ancienne cité grecque. Pea rédigera un très beau livre de souvenirs, *Vie en Égypte* (1947), au centre duquel trône la « *baracca rossa* », l'entrepôt qu'il avait transformé en lieu de réunion pour les ouvriers anarchistes du port. On retrouve dans ce texte l'atmosphère qu'évoquent certains ouvrages de Panaït Istrati (1884-1935), cet écrivain francophone d'origine roumaine qui séjourna lui aussi à Alexandrie, mais qui connut l'autre face de cette ville généralement dépeinte comme un monde florissant : Istrati raconte, comme Pea, le monde des petits métiers, des marginaux, des vaincus de toutes les origines qui rôdaient autour du port de commerce.

A l'autre bout de l'échelle sociale, Marinetti ne reniera jamais son expérience égyptienne. Au détour d'une page de *Destruction* (1904), l'un de ses premiers ouvrages, le lecteur trouvera ainsi une évocation du « grand port aux mâts enchevêtrés » d'Alexandrie, avec ses terrasses « surplombant la ville gorgée d'ombre et crépitante de lumières », et verra apparaître la silhouette d'une « rugueuse nourrice soudanaise » chantonnant tristement ses refrains africains… Comme Ungaretti, Marinetti finira du reste par revenir sur ses pas, pour éprouver dans un texte autobiographique singulier, *La Fascination de l'Égypte* (1933), une bouffée de nostalgie devant le spectacle offert par Alexandrie. L'avant-gardiste tonitruant, l'ennemi de la mémoire, ne pourra s'empêcher, dans les quelques pages de ce livre, de resonger à ses jeux d'enfant dans la cour de l'Ecole Saint-François-Xavier, ou à son premier bain dans l'eau claire.

Quelques années plus tard, la Triestine Fausta Cialente (1898-1994) évoquera à son tour la vie dans la communauté italienne de l'entre-deux-guerres, à travers deux ouvrages d'une grande sincérité. Son premier roman « alexandrin », *Le Figuier de Cléopâtre* (1936), retrace le quotidien du faubourg de Cleopatra, et les querelles qui troublent la tranquillité de la petite cour d'un immeuble, où s'agite une microsociété à l'image d'Alexandrie. Avec le même souci de vérité, *Ballade levantine* (1961) évoque l'expérience de Daniela, jeune orpheline recueillie par sa grand-mère Francesca, une ancienne danseuse milanaise arrivée à Alexandrie dans la seconde moitié du XIXe siècle, et devenue par la suite la maîtresse d'un riche Levantin.

Les réunions du Mex

Si tous ces auteurs appartiennent à des milieux différents, ils sont également intégrés dans des réseaux de sociabilité transversaux. Parmi les principaux lieux de réunion du microcosme francophone, un salon littéraire est resté actif plus de vingt ans : le Mex des frères Thuile. Henri (1885-1960) et Jean-Léon (1897-1970) ont su regrouper autour d'eux – et autour de leur bibliothèque – un petit nombre d'initiés, cultivant l'amour des lettres et des beaux livres. Parmi d'autres, Giuseppe Ungaretti garde un souvenir très précis du fabuleux patrimoine des frères Thuile. Le poète évoque dans son *Carnet égyptien* leur gigantesque demeure sur pilotis, située à l'ouest de la ville, aux confins du désert : « leur maison semblait hantée ; une demeure ibsénienne en Afrique ». Le récit d'Ungaretti charge le tableau de couleurs presque gothiques,

lorsqu'il s'agit d'évoquer cette « étrange demeure, où l'austérité de ces protestants provençaux s'ornait d'un agréable parfum d'Arabie, où l'air avait quelque chose de tragique ». C'est là qu'Ungaretti entendra parler pour la première fois du « port enseveli » qu'il placera au centre de son premier recueil. Il faut croire que la bibliothèque des deux frères offrait des ressources hors du commun : Ungaretti se souvient qu'ils possédaient « les publications les plus remarquables et les plus rares de tout le XIXe et les œuvres plus récentes, reliées avec un luxe quasi maniaque, alignées dans une immense pièce ».

On devine que cette « maison hantée » où s'accumulaient de luxueux recueils ait pu marquer la culture alexandrine : les salons hebdomadaires des frères Thuile réunissaient des personnalités très diverses, dont les noms se sont effacés mais dont l'œuvre reste à redécouvrir, comme la poétesse Céline Axelos, son frère René Tasso, le peintre Constantin Zograffo, le Suisse Jean-René Fiechter, les poètes Elian J. Finbert et Carlo Suarès, cofondateurs de la revue *Messages d'Orient* (1925-1927), l'artiste Clea Badaro, qui inspira Durrell, le poète Raoul Parme, le chroniqueur José Caneri, l'étonnante Valentine de Saint-Point… Parmi tous les esthètes, intellectuels et dandies qui se croisent chez les frères Thuile, chacun mériterait une étude, à l'image d'Alec Scouffi, poète ouvertement homosexuel et véritable personnage romanesque, qu'une anthologie de 1955 présente en ces termes colorés :

> *Alec Scouffi partageait sa vie entre Paris et Alexandrie. Dans cette dernière ville, il vivait en aristocrate dans un curieux appartement pareil à une chapelle byzantine. Il aura été étrange jusque dans sa mort. Assassiné à Paris, sa tête fut détachée du tronc par une main inconnue. Sa fin rappelle celle d'Orphée décapité par les bacchantes.*

Ce croquis laisse deviner l'atmosphère de ces réunions mondaines, où les membres de la haute société comme les figures excentriques venaient « parler littérature ». Les maîtres des lieux, Jean-Léon et Henri, feront longtemps figure d'intermédiaires culturels entre Paris et Alexandrie. Si l'œuvre de Jean-Léon a sombré dans l'oubli – à l'exception peut-être d'un roman décadent, *Le Trio des damnés* (1911), dont le *Mercure de France* garde un compte-rendu assassin par Rachilde –, la production littéraire de son frère Henri est loin d'être négligeable : son recueil de poèmes *La Lampe de terre* (1913), publié quelque temps après la mort de sa première épouse, inspirera directement Ungaretti. Quant à son essai *Littérature et Orient* (1921), il offre une photographie de la pensée « orientaliste » d'un intellectuel français établi aux marges de l'Égypte : divisé en trente chapitres, qui se présentent comme autant de lettres adressées à l'intellectuel Stephanos Pargas – membre de la communauté grecque, directeur de la revue *Grammata* –, ce livre rassemble des méditations très diverses sur la place de l'Orient dans la sensibilité occidentale.

L'Alexandrie de Forster et Durrell

C'est dans cette Alexandrie cosmopolite, qui se pique de culture et suit de loin l'actualité parisienne, que débarque E. M. Forster (1879-1970) à l'automne 1915. Volontaire de la Croix Rouge, Forster est dépêché à Alexandrie avec un abondant détachement anglais, chargé de

contrer une éventuelle offensive de l'armée turque. La guerre a en effet placé l'Égypte dans une situation stratégique : c'est au même moment que T. E. Lawrence – le célèbre Lawrence d'Arabie – est envoyé au Caire afin de travailler pour le renseignement militaire britannique. Concentrée dans le Sinaï, la ligne de front anglo-ottomane épargne toutefois l'Egypte : pour son plus grand bonheur, Forster restera, avec la majorité des troupes anglaises cantonnées à Alexandrie, à l'abri des combats. Placé dans cette situation inattendue de désœuvrement, le romancier ne tarde pas à se lier d'amitié avec Cavafis, grâce auquel il découvre la ville et décide d'écrire deux ouvrages : *Alexandrie, une histoire et un guide* (1922), et l'essai *Pharos et Pharillon* (1923). Si le deuxième texte, qui retrace l'histoire de la ville en quatorze courts chapitres pleins de verve, est un véritable petit bijou de littérature urbaine, le premier est encore plus singulier.

Cet ouvrage volumineux est divisé en deux parties symétriques : une histoire d'Alexandrie, de sa fondation jusqu'à l'époque contemporaine, et un guide, qui propose une série d'itinéraires faisant écho à la première partie. L'originalité du livre tient au fait que l'auteur ne cesse de mettre en relation ces deux volets, en invitant à voir, derrière chaque lieu d'Alexandrie, les événements qui ont marqué son histoire. Cette « synthèse du Baedeker et des *Promenades dans Rome* de Stendhal », comme la définit Robert Ilbert dans sa postface à l'édition française, est à la fois un itinéraire descriptif et une œuvre d'imagination. L'écrivain expose sa curieuse méthode dans la deuxième préface de son livre, rédigée en 1960 :

> *Tandis que je me promenais en tramway ou à pied ou que je me plongeais dans cette mer exquise, je ne cessais jamais d'être assailli de visions. C'est ainsi, par exemple, qu'en multipliant par quatre la hauteur du fort Qaitbay, je pouvais voir le Pharos qui s'était jadis dressé sur le même emplacement. Au carrefour des deux rues principales, j'érigeais le tombeau d'Alexandre le Grand. Et je le suivais en imagination jusqu'à Siwa, l'oasis de Jupiter Amon, où il fut salué comme le fils de Dieu…*

C'est bien sur ce principe d'anamnèse qu'est fondé le livre de Forster : son parcours dans la ville se propose de capter – autant que faire se peut – l'insaisissable esprit d'Alexandrie, de ses héros et de ses monuments disparus ; car comme le martèle l'auteur, seule la littérature peut combler les lacunes de cette étrange cité, si peu soucieuse de sa mémoire. Le passage qui clôt *Pharos et Pharillon* revient précisément sur ce phénomène d'effacement qu'avait déjà perçu Ungaretti : « tout s'efface, ou presque tout. Seul le climat, seuls le vent du Nord et la mer restent ce qu'ils étaient lorsque Ménélas, le premier visiteur, toucha terre à Ras el-Tin ». Singulière mélancolie, qui caractérise du début à la fin le « cortège alexandrin » : « Ménélas conduit d'un bon pas le cortège alexandrin ; des négociants en coton ferment la marche ; l'espace qui les sépare est peuplé d'une foule de fantômes, silencieux, immatériels, innombrables ».

Lawrence Durrell (1912-1990), lecteur attentif de Forster et fervent admirateur de Cavafis, sera lui aussi saisi par le charme d'Alexandrie et de ses fantômes : attaché de presse pour le British Information Office, Durrell se retrouve en Égypte pendant la Deuxième Guerre mondiale. Au commencement, le romancier n'éprouve guère d'enthousiasme pour son nouveau pays de résidence. Dans une lettre du 23 mai 1944, il confie son désappointement à Henry Miller

: « C'est le monde des pères du désert et des Juifs errants ; le pays est dévoré comme la mâchoire cariée d'une momie ». Il n'y a qu'à Alexandrie qu'il trouve un peu de répit : c'est « la seule ville d'Égypte où l'on puisse vivre, parce qu'elle a un port et qu'elle s'ouvre sur une côte plate et jaunâtre – sur une mer qui permet l'évasion ». L'écrivain se laissera peu à peu gagner par la vieille cité et par son « atmosphère moite, hystérique, sablonneuse, dominée par le vent du désert qui attise tout jusqu'à la frénésie ». Le 22 août 1944, il informe Miller de ses nouveaux projets : « j'ai une idée merveilleuse pour un roman sur Alexandrie, un lien facile pour toutes mes expériences grecques, en même temps qu'une espèce de boucherie spirituelle avec des filles sur les étals ». Fasciné par la ville, séduit par la belle Ève Cohen, une Juive rencontrée sur place avec laquelle il aura une liaison orageuse, Durrell décide de bâtir une œuvre consacrée à la cité contemporaine. Le *Quatuor d'Alexandrie*, célèbre tétralogie publiée après la guerre en quatre temps – *Justine* (1957), *Balthazar* (1958), *Clea* (1958), *Mountolive* (1960) – achève de construire le mythe littéraire d'Alexandrie, à travers l'histoire qui lie le narrateur, Darley, et la fascinante Justine, émanation charnelle de la ville elle-même.

Sous le double patronage de Freud et de Sade, placés en exergue du roman, cet ouvrage exubérant et baroque relate, en changeant à trois reprises de point de vue, l'intrigue complexe qui lie non seulement Darley l'Irlandais et Justine la Juive, mais également Nessim le prince copte, Clea l'Italienne, Balthazar le médecin juif, Pursewarden l'écrivain et Mountolive le diplomate anglais… Mais peu importent, en définitive, les ressorts exacts de cette saga romanesque, et la conspiration internationale que les derniers volumes laissent deviner : par-delà cette galerie de personnages, et les liens complexes que chacun d'eux tisse avec le narrateur, c'est bien la ville d'Alexandrie – « toujours pleine de ce charme luciférien et magique », comme Durrell l'écrira à la fin de sa vie – que le romancier a placée au centre de son œuvre. Désignée de façon ambiguë dans une note de l'auteur au début du texte, Alexandrie finit par occuper presque toute l'attention narrative. Et pourtant, elle n'est aucunement peinte selon les principes de la vraisemblance. Comme l'admet le narrateur lui-même, au cœur de son premier volume, « Justine et sa ville se ressemblent en ceci qu'elles ont toutes deux une forte saveur sans avoir aucun caractère réel ». Déréalisée, traversée d'allusions à son histoire millénaire, c'est une Alexandrie mythique, tentatrice et dévoratrice, brassant les âges et les destinées, que construit le texte.

La fin d'un état d'exception

Cavafis, Ungaretti, Pea, Sinadino, Marinetti, Cialente, Thuile, Forster, Durrell : cette chaîne de noms est plus qu'une simple juxtaposition d'auteurs, que le hasard aurait placés sur un même point de la carte. Les romans et les poèmes qu'ont laissés ces écrivains nous rappellent que pendant près d'un demi-siècle, Alexandrie a connu une période de rayonnement culturel et littéraire qui reste unique dans son histoire. Ces quelques années apparaissent toutefois comme une parenthèse enchantée, destinée à se refermer sur elle-même. L'exception alexandrine, fondée sur la présence massive d'étrangers sur le sol égyptien, ne pouvait être que de courte durée.

Dès le lendemain de la Première Guerre mondiale, qui marque la fin de l'Empire ottoman, les premières fissures apparaissent à l'arrière-plan. Entre 1919 et 1922, diverses manifestations, souvent violentes, sont dirigées contre la présence anglaise et, plus largement, contre les privilèges des étrangers d'Alexandrie ; au même moment, Mussolini commence à s'intéresser au cas des Italiens d'outre-mer, dont il entend faire une sorte d'Internationale fasciste ; et, tandis que le sionisme serpente dans la communauté juive, le message nationaliste de Saad Zaghloul séduit le petit peuple égyptien… Si l'Angleterre consent à reconnaître l'indépendance de l'Égypte en 1922, tout en conservant le contrôle du pays pour les questions de défense, l'insatisfaction monte dans la population. En 1937, les accords de Montreux annulent enfin les privilèges des communautés : les avantages réservés à ceux qui possèdent un passeport étranger disparaissent, et la langue arabe est généralisée en tant que langue officielle.

La trame fragile d'Alexandrie commence dès lors à se détisser, en même temps que l'unité de la Méditerranée ottomane achève de se dissoudre dans les nationalismes modernes. Si jusqu'en 1940 les notables d'origine grecque ou italienne refusent d'admettre les changements en cours, les plus avisés se rendent compte qu'il est impossible de maintenir coûte que coûte un modèle européen à Alexandrie, car il s'assimile désormais à une occupation coloniale. Les temps sont mûrs pour se ressouvenir que la ville appartient de plein droit à l'Orient, et qu'elle doit y faire retour. Comme le perçoit avec lucidité Ungaretti dans son *Carnet égyptien*, rédigé en 1931 :

> *Quand Alexandrie était encore une ville d'Orient, avant que les Anglais n'y eussent introduit le tennis et la villa de bord de mer, avant que l'on ne connût le lido de Ramleh à l'est de la ville, le nudisme, et ces plages qui ont toujours un petit air d'opérette, régnait encore ici le grand songe arabe du soir éternel.*

Rue Fouad 1er

Bibliographie

Sources premières : C. CAVAFIS, *Poèmes*, trad. D. Grandmont, Paris, Gallimard, 1999 ; J.-L. THUILE, *Le Trio des damnés*, Paris, Édition moderne, 1911 ; G. JONDET, *Les Ports submergés de l'ancienne île de Pharos*, Le Caire, Institut égyptien, 1916 ; H. THUILE, *Littérature et Orient*, Paris, A. Messein, 1921 ; F. T. MARINETTI, *La Fascination de l'Égypte*, trad. M.-J. Tramuta et S. Brugevin, Le Caire, Éditions de la rue Champollion, 1986 ; G. UNGARETTI, *Carnet égyptien*, trad. Ph. Jaccottet, Paris, Fata Morgana, 1998, et *Vie d'un homme. Poésie 1914-1970*, trad. Ph. Jaccottet, P. J. Jouve, J. Lescure, Paris, Gallimard, 1981 ; E. M. FORSTER, *Alexandrie, une histoire et un guide*, trad. C. Blanc, Paris, Quai Voltaire, 1990, et *Pharos et Pharillon*, trad. C. Blanc, Paris, Quai Voltaire, 1991 ; R. DORGELES, *La Caravane sans chameaux*, Paris, Albin Michel, 1928 ; A. J. SINADINO, *Poésies 1902-1925*, Paris-Alexandrie, Marcel Sénac-Grammata, 1929 ; M. BARRES, *Cahier d'Égypte*, in *Mes Cahiers*, vol. VI, Paris, Plon, 1933, et *Une enquête aux pays du Levant*, Paris, Manucius, 2005 ; C. AVELINE, *La Promenade égyptienne*, Paris, Émile-Paul, 1934 ; F. LEPRETTE, *Égypte, terre du Nil*, Paris, Plon, 1939 ; H. BORDEAUX, *Le Visage de Jérusalem et le Sphinx sans visage*, Paris, Les deux sirènes, 1948 ; E. PEA, *Vita in Egitto*, Florence, Ponte alle Grazie, 1995 ; L. DURRELL, *Le Quatuor d'Alexandrie*, trad. R. Giroux, Paris, Livre de Poche, coll. « Pochothèque », 2003 ; I. S. MACNIVEN (éd.), *Lawrence Durrell, Henry Miller. Correspondance 1935-1980*, trad. B. Willerval, F. J. Temple, Paris, Buchet-Chastel, 2004 ; J. MOSCATELLI (éd.), *Poètes en Égypte*, Le Caire, Éditions de l'Atelier, 1955 ; S. TSIRKAS, *Cités à la dérive*, trad. C. Lerouvre, Paris, Seuil, 1993 ; F. CIALENTE, *Le figuier de Cléopâtre*, trad. J. de Pressac, Paris, Julliard, 1963, et *Ballata levantina*, Milan, Feltrinelli, 1961 ; G. ZANANIRI, *Entre mer et désert. Mémoires*, Rome-Paris, Cerf, 1996.

Travaux critiques ou historiques : S. BASCH, J.-Y. EMPEREUR (dir.), *Alexandria ad Europam*, Le Caire, IFAO, 2007 ; H. EL-NOUTY, *Le Proche-Orient dans la littérature française de Nerval à Barrès*, Paris, Nizet, 1958 ; E. ERRERA (éd.), *Le Goût d'Alexandrie*, Paris, Mercure de France, coll. « Le petit Mercure », 1996 ; M. HAAG, *Vintage Alexandria. Photographs of the City (1860-1960)*, Le Caire, The American University in Cairo Press, 2008 ; J. HASSOUN (dir.), *Histoire des Juifs du Nil*, Paris, Minerve, 1990 ; R. ILBERT (dir.), *Alexandrie 1860-1960. Un modèle éphémère de convivialité*, Paris, Autrement, coll. « Mémoires », 1992 ; E. KEELEY, *Cavafy's Alexandria*, Cambridge, Harvard University Press, 1976 ; A. KITROEFF, *The Greeks in Egypt, 1919-1937*, London, Ithaca Press, 1989 ; M. KOBER (dir.), *Entre Nil et sable : écrivains d'expression française en Egypte (1920-1960)*, Paris, CNDP, 1999 ; M. LICHTENBERGER. *Écrivains français en Égypte contemporaine de 1870 à nos jours*, Paris, PUF, 1934 ; F. LIVI, *Ungaretti, Pea ed altri : lettere agli amici « egiziani »*, Naples, ESI, 1988 ; A. LOUCA, *L'Autre Égypte. De Bonaparte à Taha Hussein*, Le Caire, IFAO, 2006 ; J.-J. LUTHI, *L'Égypte des rois, 1922-1953*, Paris, L'Harmattan, 2000 ; M. VOLAIT (dir.), *Le Caire-Alexandrie. Architectures européennes 1850-1950*, Le Caire, IFAO, 2001 ; V. VOLKOFF, *Lawrence le magnifique. Essai sur Lawrence Durrell et le roman relativiste*, Paris, Julliard, 1984.

Paul-André Claudel *est maître de conférences en littérature comparée à l'Université de Nantes. Ses recherches portent sur le courant de la décadence et les différentes formes de l'imaginaire orientaliste.*

Texte reproduit avec l'aimable autorisation des éditions Ellipses